mémoire

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

4

Avec ce numéro, nous fêtons aujourd'hui le premier anniversaire de *Mémoire plurielle*. Cela peut être l'occasion d'une réflexion. Non pas un bilan mais plutôt une pause pour regarder ce qui a été fait et penser à ce qui va être fait. Depuis un an, nous avons appelé à notre mémoire des

hommes et des femmes d'autrefois et d'aujourd'hui. Nous avons eu le souci des textes et de la qualité. Nous espérons avoir réussi à éveiller votre curiosité et à maintenir votre intérêt. Abordant la deuxième année avec confiance, nous vous souhaitons de bonnes vacances.

N° 4. Juin 1995. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole

nous appartient

Espace historique 3
Le français d'Afrique du Nord
André Lanly

Ecrivain public 7
Lettre à Wladimir d'Ormesson
Hubert Lyautey

Hommes singuliers 8
Rabbi Mardochée
Pierre Nord

Point livres 10
Repères bibliographiques
Janine de la Hogue

Le musée 12
Renoir et l'orientalisme
Lydie Bozon

Les chemins de mémoire 14
Avec les goumiers aux portes de Rome
Jacques Augarde

Brève 16
Qui étiez-vous, monsieur Jean Brune ?

Comité de rédaction
Janine de la Hogue
Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Lydie Bozon, Odette Goinard
130 rue Lecourbe, 75015 Paris.

Réalisation
BADIANE, 7 passage Bourgoin, 75013 Paris. 43 37 61 91.

Adhésions/Abonnements
Mémoire d'Afrique du Nord, Raymond Albert, trésorier, 5 rue Ribéra, 75016 Paris.
Bienfaiteur : à partir de 150 francs. *Adhérent* : à partir de 50 francs.

Commission paritaire en cours.

Une langue se formait : Le français d'Afrique du Nord

André Lanly

Au moment où les Français prennent pied en Algérie en 1830, la langue arabe est parlée dans la plus grande partie du pays, les langues des Berbères n'occupent que les régions montagneuses, surtout la Kabylie et l'Aurès. Au Maroc, la situation se présente de la même façon au moment de l'établissement du Protectorat. En Tunisie, l'importance du berbère est négligeable et n'a laissé que des traces. C'est donc surtout à la langue arabe que les Français eurent à faire lors de leur arrivée car seul l'arabe littéraire s'écrivait. Bien avant 1830, des relations existaient entre la Régence et la France, relations souvent conflictuelles mais qui nécessitaient des échanges. Un sabir s'était ainsi constitué pour négocier avec les Turcs, les autorités locales, les corsaires. Cette langue franque comme on l'appelait était surtout formée de mots italiens, espagnols et provençaux, mâtinée d'arabe. Très peu utilisée après 1830, elle a été assez vite remplacée par le français, un français quelque peu altéré par les apports linguistiques des divers immigrants. Un universitaire, André Lanly, a étudié, sur place, au cours des longues années où il a enseigné au Maroc et en Algérie, ce phénomène linguistique.
Voici un rapide survol de cette étude, étayé d'une bibliographie permettant d'approfondir la question.

Le français d'Algérie est original entre tous, comme cette province "coloniale" l'était elle-même. Le tapis linguistique (ou, pourrait-on dire, la pâte de ce pudding linguistique), d'origine française, présentait d'abord certaines teintes que lui avaient données les premiers soldats et colons-soldats ou les ouvriers parisiens de 1848... Ce langage reçoit tous les mots ou expressions à la mode mais il conserve aussi, parfois, des termes argotiques tombés en désuétude dans la Métropole : cette note, très légère, d'archaïsme produit à l'occasion des effets curieux.

Beaucoup d'immigrants venaient du midi de la France et les communications étaient régulières entre les ports algériens et Marseille. De ce fait, les langages des colons algériens avaient de très sensibles parentés avec le français régional de la

Provence et du Languedoc, non seulement dans le vocabulaire, les expressions idiomatiques (70 cas relevés) mais aussi dans la syntaxe et, en une certaine mesure, la prononciation.

Les emprunts aux autres langues méditerranéennes sont pratiquement limités aux deux plus importantes, l'italien et surtout l'espagnol. L'italien, sans marquer profondément la langue parlée, a laissé des traces assez nombreuses dans le vocabulaire de la mer, en particulier dans l'est de l'Algérie (60 mots ou expressions répertoriés). Les groupes espagnols très nombreux et aussi très traditionalistes, ont laissé dans le français des colons et dans leurs habitudes de vie, des traces nettement plus nombreuses (plus de 180 mots) et beaucoup plus profondes puisqu'on les trouve souvent dans des substrats verbaux ou syntaxiques.

EMPRUNTS À L'ESPAGNOL

Soubresade	Mouna
Botifare	Frita
Loubia	Schabetche
Calantita	Tramousses
Tchoufa	Sangria
Tapas	Cocas
Borrico (bourriquot)	
Paëlla	Patio
La mata	Tchatche
Donner à quelqu'un	
Moutchatchou	Rabia
Guitche	Bizouch
Falso	Aouf
Lamparo	Pastéra

EMPRUNTS À L'ITALIEN

Astro	Atchidente
Tchao	Baroufa
Zouzgef	Schkoumoun
Copa	
Baffoune ou baffagne	
Diocane	Basta
Scapa	Fugure
Axe	Pizza
Corricolos	Manco (manque)

Le français des colons, ainsi teinté des couleurs prises au langage de certains français régionaux, aux autres langues romanes-sœurs représentées par des immigrants nombreux, s'est adapté, dans une certaine mesure, au pays où il s'est installé. Il a emprunté à l'arabe un nombre assez élevé de mots (210 environ), relatifs au monde physique, animal, végétal, aux objets de civilisation, aux usages, aux institutions ; il lui a pris quelques cris, des formules de politesse ou, au contraire, de provocation, acquis dans des contacts sociaux parfois dénués d'amitié.

Pour ceux qu'on a appelés les néo-français, immigrants ou autochtones, le français a été la seconde langue. Ils l'ont apprise à des âges variables mais non dans la première enfance. Ils continuaient à penser dans leur langue et traduisaient cette pensée en français. Chez eux beaucoup de termes et surtout les tours syntaxiques sont d'un usage en quelque sorte inconscient. En les employant, les sujets croient parler un fran-

çais "régulier", "naturel", disait Cagayous. On a pu établir que ces gens ont peu inventé. La langue est un instrument social, hérité des générations antérieures. Les nouveautés acquises par la langue au cours de sa transplantation, sont des emprunts plutôt que des inventions. Et l'on pourrait presque dire des interprétations. Nous avons pu retrouver dans les langues romanes ou dans l'arabe parlé, les origines de presque tous les mots et expressions que nous avions d'abord considérés comme spécifiques du français d'Afrique du Nord.

QUELQUES TERMES EMPRUNTÉS À L'ARABE

Souk	Bled
Caïd	Kelboucleb
Caoua	Smala
Macache	Kif-kif
Bezef	Chouia
Razzia	Baroud
Guitoune	Gourbi
Brêle	Toubib
Fondouk	Kanoun
Hadj	Taleb
Cadi	Kemia
Loubia	Burnous
Gandoura	Fissa
Bessif	Haïk
Cachabier	Naïl
Sarouel	Chechia
Djebel	Oued
Chergui	Sirocco
Simoun	Chott
Erg	Noria
Bordj	Casbah
Medina	Mellah
Douar	Chaouch
Bakchich	Medersa
Tadjine	Chorba
Tchoutchouka	Chèche
Fès	Bousaadi
Chouf	Fartass
Bizouch	Taïba
Boujadi	Yaouled
Salametche	Droper
Bagali	Aman

On pourrait, par extrapolation, transposer les résultats de nos observations africaines à la Gaule romaine où s'est faite une expérience à bien des égards analogue et jeter ainsi quelque lueur sur le passage du latin au français. Le bilan des changements observés dans le français d'Afrique du Nord au bout d'un siècle et quart nous donne une idée vivante – toutes différences gardées – de ceux qu'a dû subir le latin en Gaule, après la conquête de César et pendant le premier ou les deux premiers siècles de notre ère – ceux qui ont laissé le moins de traces parce que nous n'avons pas de "Cagayous" de Gaule ou l'équivalent des livres de Paul Achard ou d'Edmond Brua. Bien avant les invasions barbares et avant que l'évolution ne se précipitât, le latin populaire de Gaule était certainement déjà assez différent du latin parlé à Rome. Les colons-légionnaires avaient apporté leur langage vulgaire, enrichi des expressions imagées des corps de garde et des mots et des tours traduits ou transposés des diverses langues, y compris sans doute les langues germaniques ; les marchands grecs et orientaux y

avaient ajouté leur contingent de noms de produits commerciaux ou de termes techniques. Les nouveaux venus avaient adopté quelques noms gaulois de choses, d'animaux, de plantes, d'objets de civilisation, d'usages que l'on ne trouvait pas en Italie et qui n'avaient pas de signes latins pour les désigner. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le français, le latin de Gaule, a gardé 180 mots gaulois, c'est-à-dire un nombre sensiblement équivalent à celui des mots arabes adoptés par le français d'Afrique en des domaines comparables sinon semblables. Et si le concile de Tours, en 813, a ordonné aux clergé de prêcher en langue vulgaire, c'est peut-être "qu'il avait constaté que les clercs formés en nouvelles études latines ne se faisaient pas comprendre des fidèles". Il y avait donc déjà sous l'Empire romain une *lingua romana rustica*, bien éloignée du bas-latin.

L'idéal, en linguistique, serait à notre sens, de pouvoir décaler toutes les formes de pensée ou toutes les habitudes linguistiques qui se sont insérées dans la chaîne des transmissions d'une langue au cours de son histoire pour la modifier, tous les substrats indigènes ou étrangers (mots, expressions, tons, phonation) qui ont fait surface. Ils sont, en ce qui concerne le français d'Afrique du Nord, presque toujours observables ou identifiables.

Pour combien de temps ce langage est-il bien vivant et devra-t-on bientôt l'étudier comme une langue morte, comme on étudie le latin par exemple ? ■

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrage spécifiques :

BRUNOT (F.), *Histoire de la langue française*, Tome 1, Armand Colin, Paris, 1905.

AUDISIO (G.), *Introduction du livre de Musette Cagayous, ses meilleures histoires*, Gallimard, Paris, 1931. Rééd. *L'Algérie heureuse*, Tchou, Paris, 1985.

DUCLOS (J.), MASSA (C.A.), MONNERET (J.), PLEVEN (Y.), *Le Pataoouète*, Gandini, Calvisson, 1992.

LANLY (A.), Le français d'Afrique du Nord - Etude linguistique, Bordas, Paris, 1960 ; PUF, 1962 et 1970 ; Reprint Mémoire de notre temps, Montpellier, 1995.

LANLY (A.), "Notes sur le français d'Afrique du Nord" in *Le français moderne*, juillet 1955.

PÉRÉGO (P.), "Quelques remarques à propos du français parlé en Algérie", in *La Pensée*, janvier-février 1960.

DE MOUCHY ET FOSSAT, Imprimeurs, *Dictionnaire de la langue franque ou petit mauresque, suivi d'un vocabulaire des mots arabes les plus usuels à l'usage des Français en Afrique*, Marseille, 1830.

MAZELLA (L.), *Le parler pied-noir, mots et expressions de là-bas*, Rivages, Paris, 1989.

BACRI (R.), *Le roro*, Denoël, Paris, 1969, rééd. refondue, Paris, 1983.

Et alors et voilà, Denoël, Paris, 1969.

Trésors des racines pataouètes, Belin, Paris, 1983.

Ouvrage de fiction :

BROUTEZ ET LE SIDANER, *Po ! Po ! Po !*, Baconnier, Alger, 1956.

BAÏLAC (G.), *La Maison des sœurs Gomez*, Julliard, Paris, 1958.

BAÏLAC (G.), *La famille Hernandez*, Paris.

JANON (R.), *Hommes de peine et filles de joie*, Charlot, Alger, 1936.

ESPINAL (G), *Le patio à Angustias*, Oran, 1958.

SIMONNET (J.), *Double tchatche*, Baconnier, Alger, 1959.

LAFOURCADE (L.), *Harmonies bônoises*, Baconnier, Alger, s.d.

Fables en sabir, réédition Gandini, 1993.

Lettre à Wladimir d'Ormesson

Hubert Lyautey

La correspondance de Lyautey révèle un véritable écrivain. André le Révérend le montre bien dans son livre *Un Lyautey inconnu* (Perrin)

"Je trouve à mon retour à Rabat lettre et discours et voici que, par un hasard peut-être unique depuis que je suis au Maroc, j'ai une soirée à moi, sans personne à dîner, et que, par exception aussi, la tempête est déchaînée ; la pluie bat les vitres, on entend le grondement de la terrible barre qui déferle et, dans la maison close, c'est une soirée de France, au coin du feu, sous la lampe. Ma femme joue un *adagio* de Beethoven. Seuls, aux murs, les armes rares, présents des sultans et des grands caïds, sur le sol et les divans les chauds tapis d'Orient évoquent la terre de l'Islam, et c'est dans cette intimité douce et pacifiante que je viens de lire votre lettre et votre discours.

La semaine passée, à Marrakech, je vous évoquais constamment dans le beau palais où j'ai établi mon sultanat. Les cours y succèdent aux cours, pavées de marbre, vêtues de mosaïques, entourées d'arcades, et dans chacune, à l'ombre des cyprès et des orangers, des vasques jaillissent les jets d'eaux...

Que je voudrais vous tenir dans ce palais aux mille détours, pleins de mystères. Les ombres des anciens sultans le hantent. Tout près de ma chambre, une pièce close, où il n'y a qu'une pierre tombale ; un saint y dort depuis quatre siècles ; sa sépulture vénérée s'est trouvée peu à peu enclose dans le grand palais, tout près de la "chambre de la favorite", du bain maure, de la salle des audiences royales. Muette et vide depuis des années, elle a vu de nouveau défiler les barbes grises des vieux pachas, les burnous immaculés, les marches lentes, les politesses solennelles, et je me suis complu (...) à restaurer dans ce décor les gestes traditionnels, l'appareil des ambassades d'autrefois. Et en satisfaisant ainsi mon goût des vieilles et nobles choses, je me trouve avoir fait de la bonne politique. Les caïds, les pachas, les ulémas, les cheurfas, les oumanas, dont les théories ont défilé tour à tour sur mes divans, se sont complu à y retrouver le thé, l'orangeade et les confitures servies dans l'appareil rituel, à rencontrer aux portes les chaouchs et les spahis pleins de déférence, à être accueillis au seuil par les jeunes officiers en aiguillettes, élégants et courtois, à voir dans le cours les beaux chevaux harnachés, à entendre de la bouche de mon interprète les phrases fleuries, les rappels coraniques, les métaphores imagées dont il faut avec eux habiller tout discours. ■

Rabbi Mardochée et le vicomte de Foucauld

Pierre Nord

C'est à Mascara en 1881 où son régiment est mis en repos après l'affaire de Bou-Amama, que le lieutenant de Foucauld commence à avoir l'idée d'explorer le Maroc, alors *terra incognita*. Il demande à être mis en congé et vient à Alger consulter l'étonnant explorateur en retraite Mac Carthy, conservateur de la bibliothèque municipale. Convaincu que le jeune lieutenant a l'étoffe d'un véritable explorateur, Mac Carthy accepte de l'aider, à condition qu'il étudie durant toute une année, apprenant l'arabe et l'hébreu puisqu'il doit effectuer ce voyage en tant que juif, rabbin de surcroît. Voici comment Pierre Nord, dans une biographie consacrée au père de Foucauld, décrit le compagnon de voyage choisi par Mac Carthy pour lui servir de guide, de couverture, de paravent et même d'avocat, s'il est en péril.

dessin de Charles Brouty

Mac Carthy déniche et désigne pour toutes ces tâches, le mirobolant Mardochée Abi-Serour, comparse échappé des *Mille et Une Nuits*. Sa vie, même réduite au dixième de ce qu'il raconte, est un extraordinaire roman. Fils d'un petit artisan d'une oasis du sud marocain, il a étudié le Talmud à Marrakech et à Jérusalem. Il n'a pas acquis une réputation de sainteté mais tout au moins les manières d'un saint homme, en servant Jéhovah comme rabbi un peu partout en Afrique du Nord. Mais ce n'était qu'une erreur d'orientation professionnelle.

Il s'est révélé infiniment plus efficace dans le commerce. A Tombouctou, ville inconnue donc magique, Mardochée Abi-Serour a fondé un beau jour l'ancêtre des maisons d'import-export, organisé et lancé dans le désert, du Niger au Sous maro-

cain et retour, d'innombrables caravanes, lourdes, chargées d'or et d'ivoire, et d'autres plus légères, celles du thé et des plumes d'autruche. Mais (et même si ce n'est pas vrai, on est tenté de le croire) parvenu au faîte de la richesse et de la puissance, le jour même de son mariage avec la jeune et charmante Sarah dans son village natal d'Akba, il s'est vu, tout à la fois, réquisitionner ses biens de Tombouctou et ceux du Sous marocain par les seigneurs respectifs de ces lieux et voler ses chameaux par les pirates du désert. En un jour. Un jour de fête !

Pour essayer de liquider au mieux cette situation catastrophique, Mardochée commit l'imprudence de franchir lui-même, à chameau, ce désert qu'il faisait traverser par les autres. Ayant un peu perdu la tête, il emporta sur lui les débris de sa fortune en poudre d'or. Eventant l'approche d'un rezzou, il eut le temps d'enterrer son trésor au pied d'un gommier, seul arbre dans un rayon de 200 km. Arrêté, bravement Mardochée se laissa presque égorger, quasi couper en morceaux et plus qu'à demi trucider, tout en continuant à prétendre qu'il ne transportait rien d'autre que la pacotille de parfums et de bimbeloterie qu'il se faisait un devoir et un plaisir de leur offrir ???. Hélas, il faut croire que si Mardochée sut héroïquement maîtriser son cœur, son esprit et sa langue, il ne put, jusqu'au bout contrôler son regard, aimanté par l'or. Les bandits le déterrèrent et, comble de disgrâce, obligèrent Mardochée à le partager lui-même entre eux, en soixante parts strictement égales, au milligramme près, pesées par lui sur sa petite balance de marchand ambulant. Après quoi, par une sorte de miracle, ils se disputèrent si fort qu'ils oublièrent de sacrifier Mardochée... Mardochée Abi-Serour, grand, encore solide, dans la cinquantaine, les yeux chassieux, un grand nez crochu noirci par le tabac, l'œil pétillant d'astuce, pour ce qui est de faire le Juif errant au Maroc, c'est le meilleur qui soit. Aussi vieux Juif que M. de Foucauld est vieille France, incontestablement expérimenté dans l'errance, authentique rabbi et vraiment d'origine marocaine, Mardochée est le plus beau cadeau que le maître Mac Carthy puisse faire à son disciple, devenue le rabbi Joseph Aleman, originaire de la lointaine Moscovie, trop confit en dévotions pour parler beaucoup. Voici donc constituée l'étrange, l'hétéroclite équipe au seuil de l'extraordinaire et un peu folle aventure. Mardochée, l'air assuré malgré son caftan grenat en loques, sur les bords duquel il marche et son manteau de drap bleu en guenilles, le rabbi Joseph se faisant plus petit qu'il n'est dans sa djellaba déjà maculée, le regard rêveur, illuminé, perdu dans le vide, dans le lointain, en avant. ■

Pierre NORD, *Le père de Foucauld Français d'Afrique*, Bibliothèque Ecclesia, Fayard, Paris, 1957.

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Camus, frère de soleil, *par Emmanuel Roblès*
Le Seuil, 80 F.
Dernier livre d'Emmanuel Roblès, mort en début d'année, c'est un salut fraternel à son ami Albert Camus. Ils étaient bien frères de soleil, ces deux hommes nés l'un à Oran, l'autre à Mondovi qui, s'étant rencontrés en 1937 avaient noué une amitié que seule la mort de Camus en 1960 avait interrompue. C'est un Camus fraternel, rayonnant de gentillesse, attentif en amitié que Roblès nous donne là. Et ce titre nous touche profondément, comme une sorte de signe amical qu'il nous adresse de l'au-delà.

Ferhat Abbas, une utopie algérienne,
par Benjamin Stora et Zakya Daoud
Denoël, 149 F.
Ferhat Abbas est, a-t-on dit, un "déçu de la francisation". A l'origine, il était tout à fait convaincu de la nécessité de l'assimilation. Lui-même en était un exemple. L'historien Benjamin Stora, né en Algérie, a parfaitement montré ce qu'il ne fallait pas faire avec des hommes cultivés comme Ferhat Abbas dont la conscience politique s'est éveillée à un moment-charnière de l'histoire de l'Algérie. Intéressante étude.

800 jours dans l'Ouarsenis. Un appelé dans les djebels, *par Pierre Paulian*
Jacques Grancher, et chez l'auteur : 31260 Touille. 128 F port compris.
Pierre Paulian a passé sa jeunesse dans une grande exploitation agricole de la Mitidja appartenant à des parfumeurs de Grasse. Comme bien des jeunes de cette époque, un doctorat d'histoire en poche, un avenir tout tracé dans l'enseignement, il est mobilisé et envoyé comme maréchal-des-logis à Diderot. Il est très vite engagé dans l'action et là, il découvre à la fois la peur, l'excitation, la camaraderie. C'est un autre garçon qui, après dix-huit mois de djebel, part en permission, un homme qui a vu beaucoup de choses, des choses qu'il n'oubliera jamais. Une grande émotion se dégage de ce très beau récit.

Escalades et randonnées au Hoggar et dans les Tassilis, *par Pierre Bernard et Claude Allard*
Arthaud, 98 F.
L'auteur, ingénieur des Mines, est un passionné de montagne et, en 1955, il atteint la cime de la Garet el Djenoun qu'il avait toujours voulu escalader, ce sommet mystérieux du Hoggar. Cet ouvrage est une découverte, un récit d'escalades, de méharées où l'on sent tout l'amour que des hommes peuvent avoir pour ce pays. Dans une importante présentation on commence à connaître la géographie de ce pays si particulier, les hommes qui l'habitent. Puis c'est l'histoire des "montagnes bleues" et de leur pénétration par les Français, des militaires d'abord, puis des amoureux des cimes. Enfin c'est l'invitation au voyage, à l'aventure, à la fois récit et guide de randonnée. Un livre complet pour celui qui veut connaître le Hoggar, utile pour ceux que tente l'aventure et la randonnée.

Histoire de la cuisine française, *par Henriette Parienté et Geneviève de Ternant*
Ed. de la Martinière, 350 F.
581 pages consacrées à la cuisine française. Un ouvrage très complet sur cet élément si important de la vie française et dont souvent l'histoire est mal connue. Avec cet ouvrage, vous n'ignorerez plus rien. En tout cas vous n'aurez plus aucune excuse. Et, puisque les deux auteurs sont de fins cordons bleus, elles nous livrent quelques-

unes de leurs recettes et les secrets des plus grandes recettes traditionnelles. Erudition et amour de la bonne cuisine, anecdotes et recettes, cet ouvrage bien illustré est un régal !

1962 : l'arrivée des Pieds-Noirs,
par Jean-Jacques Jordi
Autrement, 17 rue du Louvre, 75001 Paris, 89 F.
Le premier chapitre s'intitule "Les quais de la douleur" et la page de couverture elle aussi signe bien cette douleur. La peur a jeté sur les ports une population qui a perdu tout sens de la réalité. Les bateaux embarquent au-delà des limites de la sécurité ces gens affolés : pour une capacité de 1172 places, le Kairouan emmènera 2630 "passagers". Les avions ne peuvent pas, en toute logique, entasser les gens. Mais les conditions ne sont pas meilleures. A l'arrivée des bateaux à Marseille, au débarquement sur les quais de la douleur, c'est la panique pour ceux qui "accueillent" et le désespoir pour ceux qui arrivent. Pour nombre de "rapatriés", Marseille était le but à atteindre et, une fois là, ils s'aperçoivent qu'il faut aller ailleurs refaire sa vie éclatée et déjà résonne l'accent de l'amour déçu. Plus tard viendra, après la mémoire d'exode, la mémoire d'exil et, peut-être, la fin du deuil. Une étude fort intéressante qui rappelle tant de souvenirs, des images émouvantes. A lire par ceux qui n'ont rien compris.

Le Crépuscule des princes, *par Fernand Destaing*
Buchet-Chastel, 140 F.
Professeur de médecine à Alger puis, après 1962, à Dijon, Fernand Destaing s'est intéressé à la maladie et à la souffrance des hommes célèbres, étudiant la manière dont ces affections peuvent altérer un comportement. Le crépuscule des princes, c'est ce temps de la fin qui ne veut pas finir. Napoléon III, Lénine, Churchill, Mitterrand, Boumedienne font l'objet de cette étude.

Nouvelles fantaisies pieds-noirs, par Marcel Pouget. A paraître à Mémoire de notre temps, Le Belvédère, Bt F1, av. Marius Carrieu, Montpellier. 100 F + 22 F d'envoi.

Le dernier Camus ou le premier homme,
par Jean Sarochi
Librairie Nizet, 130 F.
A partir du dernier livre de Camus, voici une étude très rigoureuse de l'œuvre à travers d'autres écrivains d'une part et, d'autre part, de thèmes importants chez Camus : recherche du père, le père (perte et pauvreté), la mère (mystère et misère), la terre algérienne. Un livre de spécialiste mais que des profanes qui aiment Camus pourront lire avec intérêt.

Hammam Bou-Hadjar, 1874-1962,
par Georges-Emile Paul
Chez l'auteur, 505 rue de Bosquet, 34980 Saint-Gély-de-Fex.
Né en Touraine, l'auteur a adopté comme seconde patrie ce village algérien, il en raconte l'histoire avec amour mais aussi étayée par des documents, des photos, des textes anciens. On apprendra que le monument aux morts de Hammam Bou-Hadjar est à Fréjus en souvenir de la solidarité manifestée par les Bou-Hadjariens au moment de la rupture du barrage du Malpasset. Cet album est une belle pierre à ajouter à l'édifice-mémoire de l'Algérie.

Edmond Charlot, éditeur, *par Michel Puche. Préface de Jules Roy*
Domens, éditeur à Pézenas, 98 F.
L'aventure à Alger de l'éditeur Charlot est à la fois exemplaire et unique. C'est un acte d'amour pour la littérature, un pari fou et une réussite faite du talent de découvreur qu'il avait et des écrivains qui furent ses amis. Ce livre raconte des étapes qui ont marqué la création de sa librairie Les Vraies Richesses, rue Charras à Alger et le développement de sa maison d'édition. Il se compose d'une chronologie illustrée, d'une présentation des principales collections du catalogue de l'éditeur et des sources qui ont permis à l'auteur de mener à bien ses recherches. Il faut le féliciter de ce travail qui fut très difficile à cause de la destruction de la librairie à Alger et de la dispersion des ouvrages. Merci de nous avoir permis de nous souvenir.

Renoir et l'orientalisme

Lydie Bozon

Renoir écrit à une amie se rendant en Algérie plus de vingt ans après lui : "J'étais content de vous voir dans cette Algérie où l'on est si loin et si près, où l'Arabe a l'air d'un copain que l'on a toujours connu. Le roublard gentil auquel il ne faudrait pas trop se fier cependant, mais tout cela est amusant au possible." Voici quelques notations sur les deux séjours que le peintre fit en Algérie, et sur son œuvre orientaliste trop peu connue.

C'est à travers Delacroix et son tableau, *Femmes d'Alger dans leur intérieur*, que Renoir découvre l'Algérie. Il expose au Salon de 1870 *La Femme d'Alger* et les critiques ne manquent pas de souligner la parenté des deux œuvres. Plus tard, en 1875, il copiera pour un amateur, Jean Dolfus, *La Noce juive* de Delacroix qui était au musée du Louvre.

C'est aussi en 1870 qu'il peint le portrait de Clémentine Valensi-Stora, l'épouse d'un antiquaire marchand de tapis, en costume algérien (*L'Algérienne* est maintenant à San Francisco au Fine Arts Museum).

A cette époque, Renoir n'est encore jamais allé en Algérie. Après un apprentissage traditionnel comme peintre sur porcelaine, il se tourne vers la peinture de chevalet. Il mène vie de bohème avec ses amis Bazille, Sisley, Monet et ne vit que de ce qu'il gagne comme peintre décorateur. A partir de 1875, il se constitue un cercle de relations parmi les amateurs d'art riches et élégants et avec la haute bourgeoisie artistique du cercle gravitant autour de Berthe Morisot. Il va avoir de nombreuses commandes de portraits.

En 1872, un tableau *Parisiennes habillées en Algériennes* est refusé au Salon. C'est à cette époque que le grand marchand de tableaux Durand-Ruel commence à lui acheter des tableaux. C'est l'époque où il peint *La Loge* (1874), *La Balançoire* (1876), *Le Bal du Moulin de la Galette* (1876), *Les Canotiers* (1879).

En 1881, il part pour l'Algérie où il retrouve Lhote, Lestringuez et Cordey à la recherche du soleil et de l'exotisme, quête traditionnelle chez les peintres du XIXe siècle. Durant ce premier séjour, il ne quitte guère les alentours d'Alger et s'intéresse aux paysages des environs, au quartier du champ de manœuvres où il résidait. Quelques unes de ses toiles représentent la mer ou des collines.

Les lettres écrites lors de ce séjour traduisent son enthousiasme pour le pays, fertilité, douceur du climat, végétation luxuriante, mélange de figuiers de Barbarie et d'aloès que l'on retrouve dans son tableau *Le Ravin de la Femme Sauvage* dont il a fait un lieu étrange et solitaire bien qu'à cette époque il fût déjà très accessible mais dont le nom lui semblait bizarre et qui évoquait, paraît-il, "une jeune dame nullement farouche et qui tenait un café-restaurant". On peut voir cette œuvre au musée d'Orsay.

Appelé *La Mosquée ou la Fête Arabe*, ce tableau est le seul qui représente une scène de la vie locale. Plus que les autres de ce premier séjour, cette *Fête arabe* utilise le blanc pour créer une structure picturale dans laquelle, en peignant la foule, il pouvait mettre en œuvre la virtuosité de sa technique en esquissant à pleine pâte. Il découvre que l'extraordinaire lumière d'Algérie transforme les vêtements les plus humbles en satin de légende. Durand-Ruel achète cette toile en 1882 et la cède en 1900 à Claude Monet qui la conservera jusqu'à sa mort.

Renoir revient en Algérie en mars-avril 1882, loue un appartement rue de la Marine et y reste six semaines. Il peint surtout des personnages. Il s'y sent si bien qu'on a pu écrire "que le monde était le lieu de ses rêves", un lieu où lui, Renoir, pouvait sentir qu'il était à sa place. "En Algérie", nous dit-il, "j'ai découvert le blanc. Tout est blanc, les burnous, les murs, les minarets, la route".

Une exposition a été consacrée à Renoir de mai à septembre 1983. Un catalogue a été édité par La Réunion des Musées Nationaux.

Avec les goumiers aux portes de Rome

Jacques Augarde

Le 4 juin 1944, les troupes françaises pénètrent dans Rome après de durs combats, deux jours avant le débarquement allié en Normandie. Le jeune officier Jacques Augarde, au milieu de ses goumiers est témoin de cet événement.

Un matin, un de ces premiers matins de juin, du haut d'une colline, une plaine couverte de brouillard s'est offerte à nous dans le lointain. Elle n'est pas comme les autres, car elle porte un nom lourd de deux millénaires d'histoire. Cette plaine livrée à notre victoire, c'est la campagne romaine. Dans le rose du petit jour, sous le soleil qui se lève, elle se dégage peu à peu permettant de deviner ses limites et de situer la ville des Césars. Nous voilà donc aux abords de celle que nous n'espérions jamais atteindre, avec nos Berbères étonnés de notre silence, renouvelant le geste d'Hannibal venant d'Afrique à la tête de ses forces numides.

Au bout d'un moment, mon ordonnance s'approche de moi. Il m'interroge doucement :

– Ouach had medina ? (Quelle est cette ville ?)

– Rome...

Il répète ce nom, sans trop en saisir l'importance, et revient vers ses camarades. Duffieu et Berger m'ont rejoint. Ils sont comme moi, sans paroles. Nous n'osons même pas nous regarder. Tant d'efforts accumulés pendant des jours et des jours pour avoir le droit de poser nos yeux sur ce coin de terre où chaque tertre, où chaque pierre évoque un souvenir.

Petit à petit, les goumiers se sont groupés autour de nous. Duffieu leur explique :

– Cette ville, c'est Rome ! La capitale de l'Italie. Elle fut, il y a bien longtemps, celle de tous les roumis.

Le goumier le plus proche lui répond affectueusement :

– Mon lieutenant, nous sommes tous contents d'avoir pu te donner ce plaisir.

A l'ouest, des nuages de poussière entourent la voie Appienne, reconnue à la jumelle, grâce aux tombeaux et aux pins parasols. Les Américains foncent vers la ville. Nous suivons leur avance, à peine ralentie par de précaires destructions. Nous devons renoncer à entrer les premiers à Rome. Nous avons une petite pointe de regrets. Berger, après avoir scruté l'horizon,

dessin de Jean Brune

signale une autre colonne de blindés se dirigeant à vive allure vers la capitale. A qui sont ces chars ? Chacun émet une opinion. Le commandant vient sur notre promontoire, radieux. Il nous annonce :

– Ce sont ceux de la troisième division algérienne. Je vous donne ces renseignements comme on me les a transmis. Hier soir, les Américains ont décidé de se réserver Rome, la ville étant dans leur secteur. Le général de Monsabert a protesté contre une telle interprétation, déclarant la course ouverte. Seule une résistance allemande opiniâtre pourrait l'empêcher d'atteindre le premier le Capitole et la place de Venise...

Nous sommes tous réunis autour de la radio : le commandant Roussel est à l'appareil. Il s'arrête un moment pour nous donner l'information suivante :

– C'est bien la division algérienne.

Les commentaires vont leur train.

Le commandant essaye en vain d'avoir le G.T.M. à l'appareil. Il s'énerve, il est comme nous. Nous voudrions savoir. Cette attente est exaspérante. Il l'obtient enfin.

Nous sommes tous sans respiration. Tout à coup, le commandant se lève, très pâle ; ses yeux, derrière ses grosses lunettes à monture d'écaille, ont une expression indéfinissable ; il a le récepteur à la main :

– Messieurs, les Français sont entrés à Rome.

Instinctivement, nous nous tournons tous vers la Ville Eternelle. Dans ses avenues, dans ses rues aux maisons intactes, devant les témoins du faste de la grandeur antique, des Français, parmi les meilleurs, connaissent le plus enivrant des triomphes. Nous sommes avec eux dans cette joie dont nous essayons de prendre notre part. ■

Qui étiez-vous, monsieur Jean Brune ?

Je suis le vent, assurait-il,
Et tout en moi est mouvement
Amitié, fidélité, engagement,
Nul ne détient sur lui l'exact.

Belle voix profonde
Rire sonore, mémorables colères
Une démarche qui danse
Ne pas oublier l'écrivain, le peintre
Et l'Espagne, son amour, son regret.

Jean Brune, un difficile portrait pour cet homme multiple dont chacun de ses amis garde une image différente.

A l'extérieur, un homme tout rond, trapu, extraordinairement léger, souple, en particulier quand il mimait une course de taureau où il était à la fois le torero et le taureau en une danse fascinante, presque religieuse. A l'intérieur, un exceptionnel écrivain qui n'a pu s'exprimer complètement, trop sensible, écorché vif, l'esprit sans cesse sollicité, au talent sûr. *Cette haine qui ressemble à l'amour*, un titre qui en dit long sur l'amour qu'il portait à l'Algérie.

Trop de talent dans la plume qui écrit et qui dessine, il lui était difficile de choisir. Le désir aussi de communiquer, de dire. Et cela, c'était le journaliste avec les articles qui dévorent le temps et qui s'effacent trop vite. Toutes ces qualités, tous ces dons qui n'ont pas donné leur mesure et qu'il masquait parfois derrière une colère subite. Son engagement politique, total, dévorant, son intransigeance aussi qui lui a fait tant d'ennemis.

Et cette fin de vie, solitaire, aux Antilles, si loin de ses amis, ultime défi de celui qui disait : *"Je suis le vent et tout en moi est mouvement"*.

Mémoire plurielle
LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD
Supplément au n°4

CONFÉRENCES et VISITES

Durant le premier trimestre 1995 deux rencontres importantes ont réuni de nombreux adhérents.

** Visite du Château de Chantilly, le 18 mars.*

Cette visite fut particulièrement appréciée par nos adhérents et par les membres de l'Algérienne et du Cercle Algérianiste de Boulogne-Billancourt que nous avions conviés. Notre adhérente et amie Lydie Bozon (dont vous pourrez lire un article dans ce numéro) avait pris le soin de préparer pour chaque participant un petit dossier évoquant les séjours du duc d'Aumale en Algérie et la lutte contre Abd-el-Kader (1837-1847). La visite du château, reconstruit à la fin du XIVè siècle et légué par le duc d'Aumale à l'Institut de France, fut faite sous la conduite d'une excellente conférencière du Service des Monuments Historiques. Si les visiteurs ont été vivement intéressés par la superbe bibliothèque du duc d'Aumale, les grands appartements, la Chapelle, c'est le musée Condé qui a retenu toute leur attention par les remarquables collections présentées (Raphaël, Poussin, enluminures, entre autres de Fouquet). Par contre, la chasse aux orientalistes s'avéra bien décevante.

** L'homme méditerranéen - Conférence du professeur René-Jean Dupuy, le 24 mars, Centre André Malraux.*

Le Président Jacques Augarde, Jeanine de la Hogue et Anne-Marie Briat présentèrent tout à tour notre association *Mémoire d'Afrique du Nord* et l'éminent orateur à la nombreuse assistance où se mêlaient adhérents et nouveaux venus.

Après avoir dit son intérêt face au devoir de mémoire et à la fidélité de l'histoire qui sont la règle de notre association, René-Jean Dupuy a brillamment exposé la dualité de l'homme méditerranéen, pris entre sagesse et démesure. Articulant son exposé autour de trois pôles : l'individu, la société, l'Etat, citant les plus illustres auteurs de notre culture gréco-latine ainsi que les grands contemporains, le conférencier a abordé, souvent avec humour, les faits historiques et les aspects sociologiques et psychologiques marquant cette féconde opposition. C'est avec quelques vers de Caton, évoquant avec émotion la liberté, quand bien même elle ne serait qu'une "ombre vaine", que René-Jean Dupuy termina sa conférence sous les vifs applaudissements de l'assistance.

Le Président Jacques Augarde conclut la séance en citant Frédéric Mistral ("il y a des terres de passage, il y a des terres de patrie") et Graham Green qui lui aussi a su remarquer la mesure et la démesure de l'homme méditerranéen.

Le second trimestre a été marqué par les manifestations suivantes :

* *Visite de l'exposition Carthage, le 6 avril, au Petit Palais.*

Sous la conduite d'une "diseuse", le groupe de M.A.N. a eu bien du mal à se frayer un passage au sein des foules attirées par l'exposition. La conteuse sut trouver les haltes possibles pour évoquer, avec l'aide de Virgile, la fondation de Carthage puis, avec un texte de Flaubert, la fameuse Salambô; enfin, aidée par Tite-Live, les guerres puniques. Elle conta ensuite la chute de Carthage et, trop peu à notre goût, la nouvelle Carthage, Saint-Augustin et l'Afrique Chrétienne. Les adhérents purent s'attarder lontemps ensuite devant les pièces exceptionnelles de l'exposition, notamment le masque pendentif et le sarcophage dit de la princesse ailée (tous les deux du IIIè siècle avant J.C.), l'immense tapisserie de la bataille de Zama, les mosaïques célèbres du musée du Bardo et de Sousse et le baptistère monumental de Teboulba, découvert seulement en 1993.

Un petit guide-catalogue, bien documenté, illustré en noir et blanc peut permettre à nos amis de province de s'associer à cette visite. Il est édité par Paris-Musées au prix de 15 F.

* *Conférence de Chantal de Moussac sur la "vie des agriculteurs en Tunisie sous le protectorat français", le 3 mai, espace Bernanos.*

Encore une fois, une très nombreuse asssistance s'est pressée à l'annonce de cette conférence, intéressant au premier chef ceux de nos adhérents et sympatisants ayant vécu en Tunisie sous le protectorat français ou ceux que passionnent ces expériences.

Jeanine de la Hogue fut l'interprète du président Jacques Augarde qui ne pouvait, à son grand regret, être présent.
Anne-Marie Briat présenta la conférencière qui dirigea très jeune le domaine familial en l'absence du chef de famille mobilisé et s'occupa plus particulièrement, par la suite, de l'élevage de pur-sangs arabes. Chantal de Moussac, après avoir salué les nombreux "Tunisiens" présents, s'attacha à nous décrire les aspects à la fois difficiles et exaltants de la vie quotidienne des colons isolés dans le bled, notamment pendant les années de guerre. Eloignés des villes, de l'administration, des établissements scolaires, face à une nature aride qu'il fallait vaincre sous le soleil torride, les colons ont accompli leur travail avec courage et simplicité, très attachés qu'ils étaient à la terre tunisienne et à ses habitants. Jean-Pierre Zeller, frère de la conférencière, ajouta ensuite quelques précisions sur la présence italienne en Tunisie, notamment celle des immigrés siciliens. A la suite de la conférence, Madame de Moussac, très entourée, signa ses deux ouvrages *Pastorale d'une femme* et *l'Enfant et les sourats.*

Les textes des conférences sont à votre disposition sur demande et contre remboursement des frais de photocopies et de timbres.

Nos activités reprendront dès le mois d'octobre avec la causerie de Jean-Pierre Stora sur ses rencontres avec des vedettes de cinéma et de théâtre, à Alger dans les années cinquante, avec une conférence de Guy Dugas sur Montherlant.

Nous espérons que vos vacances seront très bonnes et nous vous donnons rendez-vous à la rentrée.

VOUS AVEZ LA PAROLE

Cet espace est le vôtre. Vous vous y exprimez de diverses manières et cette diversité nous inspire une réflexion, nous amène à vous faire une proposition. Nous souhaitons que cet espace, ouvert à un échange, soit un lieu d'inspiration qui vous permette de vous exprimer d'une manière originale. Ainsi parmi les lettres que nous avons reçues nous avons choisi de publier, en guise de courrier, deux poèmes essentiellement différents, l'un lyrique qui chante la magie d'un arbre, l'autre parodique, qui nous amuse par les réminiscences d'une fable célèbre. Nous avons pensé que cette manière originale de communiquer convenait tout à fait à notre revue. Tout le monde n'est pas poète, mais chacun de nous a quelque chose à dire, à raconter. Nous ne voulons pas cultiver la nostalgie mais au contraire bâtir notre maison de mémoire avec des matériaux solides, souvenirs personnels ou réminiscence littéraire, historique. Les vacances approchent qui sont une invitation pour vos plumes. Et dites-nous d'abord si cette manière originale de concevoir un courrier des lecteurs vous convient.

Le corbeau et le renard
Le tchibek et le chacail
A la manière de La Fontaine

Un tchibek babao, sur un figuier perché,
Y serrait dans son bec un délicieux formage.
Un chacail qui passait, tout de suite alléché
Par l'odeur, y lui dit à peu près ce langage :
"Y a salam alikoum ! Oh, tchibek de mon coeur !
Ca que t'y as dans le bec, on oit qu't'y es connaisseur.
Akarbi ! t'y es jouli, et si ton clair ramage
Y ressemble bezzef, kif kif à ton plumage,
T'y es plus mézian' qu' ceux qui vivent dans ces bois".
Le tchibek entend ça, y se tient plus la joie
Et y dit au chacail : "Ecoute un peu ma voix".
Quand il ouvre le bec, y fait tomber sa proie.
Le chacail y la prend et dit : "Je suis menteur,
Et toi que t'y es tonto, apprends que tout flatteur
Y sarraque toujours à çuilà qui l'écoute.
Cette leçon aouf, y mérite sans doute
Un formage ' ... Le tchibek bien jmaous et confus
Y jura, un peu tard, qu'on le niquerai plus.

Marcel Pouget

Aux Amandiers

Ce n'est pas vous sapins, ce n'est pas vous mélèzes
Ni vous chêne orgueilleux, ni vous cèdre au front lourd
Ni vous longs peupliers des bords de Corrèze
Que je veux aujourd'hui chanter avec amour.

Mais dans l'arôme exquis du printemps qui s'éveille
Vous, charmants amandiers couverts de blanches fleurs
Où l'essaim diligent des soyeuses abeilles
Affamé par l'hiver se gorge de liqueur.

Vous plus blancs et parés qu'une jeune épousée
Au visage pensif entre ses bandeaux plats
Qu'une communiante en sa robe empesée
Ou qu'une ballerine en ses blancs falbalas.

Vous qui nous annoncez, délicieux présage
Escorté du soleil, des parfums des amours
Nous délivrant enfin de l'hiver hors d'usage
De l'allègre printemps l'exubérant retour ....

Vous, dès janvier, poudrés d'une odorante neige
Précoces amandiers que rosit le couchant
Quand du soleil doré s'éteint le sortilège
Vous, qui poussez chez nous, enfin, amandiers blancs.

Paul Bellat

Carthage toujours

Notre ami Hubert Penet nous convie à méditer cette réflexion d'un voyageur en 1896 ...

> Deux étangs aux rives désertes, enfermés dans la dune désolée, c'est tout ce qui subsiste du grand port de Carthage, abri de la plus puissante marine du monde ancien ! Quelle mélancolie il y a dans la solitude, le silence de cette plaine nue, de ces eaux mortes qu'emplissait naguère la rumeur d'un peuple riche, conquérant, maître de la mer, rival de Rome. De cette grandeur, il ne reste pas même des ruines !

et notre ami ajoute, avec un peu d'ironie : actuellement tous ces terrains sont couverts de villas !

Pastorale d'une femme

Vous avez pu lire, dans nos informations, le compte rendu de la conférence de Chantal de Moussac sur les colons en Tunisie. Voici quelques lignes qui présentent le jeune ménage à l'orée de cette vie de colons qu'elle a évoquée lors de sa causerie et qui nourrit toute l'action de l'ouvrage qu'elle leur a consacré.

En ce jour de décembre 1919, je les imagine devant Bizerte. Appuyés au bastingage du paquebot au nom oublié : une jeune femme heureuse et éblouie, serrée contre l'épaule de son très jeune mari, extrêmement inexpérimentés l'un et l'autre en face de la vie, mariés depuis tout juste un mois.

La fin d'après-midi est calme et comme transparente, le beau ciel d'automne de la Tunisie se découvre à eux pour la première fois dans sa pureté irréelle. Le grand silence des machines arrêtées n'est troublé que par le bruissement de l'eau sur la coque du navire qui avance lentement dans le goulet du port, entre ces rives qui sont l'Afrique, ce pays magique qu'ils attendaient avec des yeux tout neufs. Un crépuscule rose colorait la ville toute blanche aux maisons carrées, comme endormie contre le canal où les minarets pointaient. Il avait plu et de larges flaques sur les quais miraient un ciel pâle. De petits ânes, montés de Bédouins, trottaient en ombres chinoises. Tout au bout du quai qui s'ouvrait au fond du paysage se dressait une montagne conique mystérieusement bleu de nuit qui semblait émerger de l'eau immobile : le Djebel Ichkeul ! Emus et silencieux, leur chienne-loup dans les bras (elle s'appelait Tartine et ils venaient de l'acheter en traversant Marseille), ils regardaient de tous leurs yeux ce paysage inconnu qui allait devenir le leur, ce continent tant souhaité qui représentait l'avenir.

Je retrouve pour eux cette transparence de l'air, la brise qui soulevait le voile de la jeune femme, cette fraîcheur embaumée aux lèvres, aux narines, aux yeux, et encore cette impression profonde d'émotion, de curiosité attentive et de recueillement, qui les

rendaient silencieux devant l'approche de cette terre où ils devraient vivre désormais. Qui leur serait bonne ou mauvaise : une nouvelle Patrie, qui deviendrait celle de leurs enfants. Ils y arrivaient confiants, avec toute la richesse de leur jeunesse et la force de leur amour.

Quand le paquebot s'amarra au quai grouillant de porteurs en guenilles, dans un grand bruit de chaînes et de vociférations, l'odeur étonnante monta jusqu'à eux, curieusement douce, odorante et âcre, celle des feux de bois d'eucalyptus qu'on ne peut jamais plus oublier car elle est l'odeur même de la Tunisie.

Leur premier contact avec l'aventure sur l'inconfortable rafiot qui venait de leur faire traverser la mer en quarante-huit heures, avait été désagréable. Séparés aussitôt à bord, dans des cabines où l'on ne mêlait pas les sexes et dont l'odeur nauséeuse d'huile des machines, combinée à celles des cuisines, des passagers et du reste, vous incitait sans fuite possible vers le mal de mer.

Ce projet d'immigration en Tunisie avait pris corps pour eux au moment de leurs fiancailles, au lendemain de la guerre de 14-18. Par la proposition d'un vieil oncle qui possédait en ce pays d'importants domaines, auxquels il souhaitait intéresser la jeunesse de la famille : cet ancien officier de la Coloniale, le colonel Francis Rebillet, célèbre figure tunisienne, avait eu le malheur de perdre ses deux seuls enfants, son fils à la guerre, sa fille morte en couches. Il se faisait vieux, était malade, et ne demandait qu'à mettre le pied à l'étrier de ceux que tenterait le métier de colons, sans que ni l'un ni l'autre du jeune couple ne se doutât en quoi cela consisterait ! Le père du garçon était dans l'industrie du coton des Vosges et la jeune femme parisienne avait un père également industriel. Enfin ! Ils ne savaient pas, non plus, que le même colonel avait fait généreusement cette proposition à tous les jeunes qu'il avait rencontrés ici ou là, au hasard d'une vie qui fut très aventureuse, mais que la vieillesse et la maladie avaient considérablement ralentie.

Les propositions assez vagues du colonel ... la Tunisie, le métier en question, tout cela pour nos jeunes mariés était l'inconnu.

****

Le dieu **Océan**, mosaïque placée au centre du **frigidarium** des thermes de Thénétra (Musée de Sousse - Tunisie).